

europa  
revue littéraire mensuelle



Jean  
Racine

avril 2020

Il existe, de longue date, une légende noire à propos de **Racine**, souvent présenté par les commentateurs sous les traits d'un ambitieux à qui un talent hors du commun aurait ouvert la voie d'une ascension inespérée. Passant outre à la légende, cette livraison d'Europe offre l'intérêt de mettre en lumière l'aspect protéiforme du visage racinien, constamment tiraillé entre plusieurs identités qui coexistent : étudiant modèle et pamphlétiste redoutable, humaniste indéfectible et avocat en puissance, poète de salon et historiographe de terrain, dramaturge innovant et éditeur exigeant, fervent croyant et courtisan déferent... Les multiples facettes de Racine obligent à en restituer un visage complexe, parfois chaotique et mystérieux, échappant à toute étiquette définitive et contribuant ainsi à une richesse herméneutique inépuisable. Or, cette complexité et cette richesse ne sont pas uniquement le fruit d'un caractère et d'une personnalité particulière, elles dérivent, au moins en partie, d'une vie parsemée de rencontres, et surtout incarnée dans des lieux bien précis. Retrouver ces lieux, c'est retrouver et, dans une certaine mesure, expliquer les différents traits qui composent le visage racinien. Le présent numéro se veut donc un essai de « topographie racinienne », focalisé en particulier sur quatre lieux que Racine ne cesse de fréquenter, de quitter et de retrouver. Le cabinet de lecture d'abord, qui est certes l'endroit, à Port-Royal des Champs, où l'étudiant apprend le grec, le métier d'avocat et, malgré lui, celui de dramaturge, mais qui est aussi le lieu où le poète se réfugie tout au long de sa carrière afin d'étudier minutieusement ses sources avant d'écrire, où il peut librement dialoguer avec les Anciens, le soir venu. Il y a ensuite l'atelier, lieu du passage à l'acte de l'écolier devenu auteur de théâtre, mais également des premières tentatives poétiques inabouties, des brouillons de pièces esquissées, ou encore l'endroit où il ferraille à distance avec ses adversaires et planifie ses contre-attaques dans de furibondes préfaces. La topographie racinienne réserve bien évidemment une place à part à la scène du théâtre, lieu qui résume le passage de la page écrite à la page jouée, qui est donc l'occasion d'une confrontation avec d'autres interlocuteurs : les comédiens et comédiennes, mais aussi les rivaux. Quatrième et dernier lieu racinien, la Cour, au sein de laquelle Racine est à la fois spectateur et metteur en scène, dramaturge et historien, janséniste caché et courtisan obséquieux. L'enjeu de ces approches nouvelles est de permettre de mieux connaître l'homme et de mieux comprendre l'œuvre d'un immense poète qui fut aussi, selon la formule d'Édouard Dujardin, un « suprême romancier d'âmes ».

Alain Génétiot, Tristan Alonge, Laurence Plazenet, Emmanuel Bury, Jérôme Lecompte, Katsuya Nagamori, Jean-Yves Vialleton, Larry F. Norman, Georges Forestier, Charles Mazouer, Michael Hawcroft, Jennifer Tamas, Alain Riffaud, Christian Biet, Annie Piéjus, Rainer Zaiser, Michel Delon, Olivier Barbarant, Jean-Michel Rabeux, Claude Degliame.

## CAHIER DE CRÉATION

André Miquel • Nathalie Garbely • Pierre Vinclair • Shauna Barbosa •  
Werner Lambersy • Gabriel Zimmermann • Serge Ritman • Margo Berdeshevsky.

## CHRONIQUES

CNL  
CENTRE  
NATIONAL  
DU LIVRE

ISBN 978-2-351-50107-8



9 782351 501078

Etranger : 20 €

Le numéro

France : 20 €

---

## SOMMAIRE

---

### JEAN RACINE

- Alain GÉNÉTIOT      3      Essai de topographie racinienne.  
et Tristan ALONGE

*Le cabinet de lecture*

- Laurence PLAZENET      8      Port-Royal lancinant.  
Emmanuel BURY      24      Entre philologie et poétique.  
Jérôme LECOMPTE      34      L'ombre de Roscius.

*L'atelier*

- Katsuya NAGAMORI      45      Racine devant les tragiques grecs.  
Jean-Yves VIALLETON      54      Simplicité de Racine.  
Larry F. NORMAN      64      De la querelle des *Imaginaires* à la querelle  
des Anciens et des Modernes.

*La scène*

- Georges FORESTIER      74      Racine et la troupe de Molière.  
Charles MAZOUER      85      Du côté de la comédie.  
Michael HAWCROFT      94      Sorties finales chez Racine.  
Jennifer TAMAS      106      L'art de défaillir.

*La Cour*

- Alain RIFFAUD      118      Racine et ses livres.  
Christian BIET      129      Racine, Louis XIV et le revers des médailles.  
Anne PIÉJUS      143      Mme de Maintenon et Racine — Stratégies  
de cour et expérience d'écriture.  
Rainer ZAISER      154      Racine à Saint-Cyr — Retour au théâtre sous  
le signe du religieux ou du profane ?

*Racine après Racine*

- Michel DELON      165      Les feux de Pyrrhus.  
Olivier BARBARANT      176      Un durable emportement.  
Jean-Michel RABEUX      187      Fidélité au vers racinien.  
et Claude DEGLIAME

---

## CAHIER DE CRÉATION

---

André MIQUEL	193	Vers où ?
Nathalie GARBELY	196	Quand se renverse.
Pierre VINCLAIR	202	L'Invention de la baule.
Shauna BARBOSA	211	Blues cap-verdien.
Werner LAMBERSY	214	Le jour du chien qui boite.
Gabriel ZIMMERMANN	219	Trois fragmentaires.
Serge RITMAN	222	Mes voix nues dans tes soulèvements.
Margo BERDESHEVSKY	226	Tandis que la terre écoute.

---

## CHRONIQUES

---

Sophie COSTE	229	Porter.
François LALLIER	243	La tragédie grecque, débat sur parole.
Laurent MIGNON	250	Les frontières et l'Orient.

### La machine à écrire

Jacques LÈBRE	264	Méditation sur le silence.
---------------	-----	----------------------------

### Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT	270	J'ai aidé la beauté...
-------------------	-----	------------------------

### Le théâtre

Karim HAOUADEC	278	Un dieu qui meurt si on ne l'aime pas.
----------------	-----	--

### Le cinéma

Raphaël BASSAN	281	Mythographie de la violence.
----------------	-----	------------------------------

### La musique

Béatrice DIDIER	284	Improvisation sur la musique et l'argent.
-----------------	-----	---

### Les arts

Jean-Baptiste PARA	287	Instructions pour l'absurde.
--------------------	-----	------------------------------

---

## NOTES DE LECTURE

---

290

### POÉSIE

Rainer Maria RILKE : *Le Livre de la vie monastique*, par Alain Roussel.

Martin RUEFF : *La Jonction*, par Isabelle Lévesque.

Milo DE ANGELIS : *Rencontres et guet-apens*, par Jean-Louis Jacquier-Roux.

Christine CHIA : *La Loi des remariages*, par Pascal Dethurens.

Camille LOIVIER : *Une voix qui mue*, par Thierry Romagné.

Jean-Marie BARNAUD : *Sous l'imperturbable clarté*, par Florence Saint-Roch.

Véronique WAUTIER : *Traverso*, par Isabelle Lévesque.

Hervé BOUGEL : *Une inquiétude (Le Quatuor)*, par Jean-Louis Jacquier-Roux.

Douin de LAVESNE : *Trubert*, par Mathieu Jung.

Vladimir MAÏAKOVSKI : *Le Cheval de feu*, par Michel Ménaché.

*Danubiennes. Douze voix féminines de la poésie slovaque contemporaine*, par Françoise Siri.  
Jean Gabriel COSCULLUELA : *S'amuir* suivi de *Résister aux mêmes*, par Alain Freixe.  
Nedim GÜRSEL : *Quarante poèmes courts pour une longue séparation*, par Michel Ménaché.  
Michel BAGLIN : *L'obscur vertige des vivants*, par Michel Lamart.

## ROMANS, NOUVELLES

Joris-Karl HUYSMANS : *Romans et nouvelles*, par Matthieu Gosztola.  
Arno GEIGER : *Le Grand Royaume des ombres*, par Didier Henry.  
Pierre LECCEUR : *Le Blason de lichen*, par François Souvay.  
Leonardo SINISGALLI : *Au pas inégal des jours*, par Jean Pastureau.  
Jonathan LITTELL : *Les Récits de Fata Morgana*, par Stéphane Massonet.  
*Dans la toile d'Arachné. Contes d'amour, de folie et de mort*, par Agnès Lhermitte.  
Mireille CALLE-GRUBER : *Tombeau d'Akhnaton*, par Michel Ménaché.  
Jean CASSIO : *Fragments d'un autodidacte II*, par Jacques Lèbre.  
Jean-Michel LE BOULANGER : *Des printemps en Bretagne*, par Jean-Louis Coatrieux.  
Anne MOUNIC : *La Vérité*, par Michèle Duclos.  
Marc BÉLIT : *L'Argentina*, par Sergi Javaloyès.

## CORRESPONDANCE

Richard WEINER / Le Grand Jeu : *Correspondances croisées (1927-1937)*, par Alexandre Battaglia.  
Marc ALYN et Nohad SALAMEH : *Ma Menhe à l'eau Mon Amante. Correspondance amoureuse*, par Daniel Leuwers.

## ESSAIS, DIVERS

Heiner MÜLLER : *Conversations 1975-1995*, par Karim Haouadeg.  
Thierry LAGET : *Proust, prix Goncourt. Une émeute littéraire*, par Bernard Baillaud.  
Jacques ANCET : *Amnésie du présent*, par Sandrine Bédouret-Larraburu.  
Bruno GENESTE et Paul SANDA : *Saint-Pol-Roux, le Cosmographe des confins*, par Alain Roussel.  
Jean-Yves TADIÉ : *Marcel Proust. Croquis d'une épopée*, par Béatrice Didier.  
Gilles ORTLIEB : *Un dénuement. Arthur Adamov*, par François Bordes.  
Jean-Yves CASANOVA : *Robert Marteau. Mesure du ciel et de la terre*,  
par Sandrine Bédouret-Larraburu.  
Patrick DEVILLE : *L'étrange fraternité des lecteurs solitaires*, par Brigitte Ferrand.  
Odile NGUYEN-SCHOENDORFF : *Je suis... René Descartes*, par Michel Ménaché.  
André JOB : *Giraudoux, l'humanisme républicain à l'épreuve*, par Jean-Louis Backès.  
Nelly LABERE : *La langue ne rougit pas*, par Bernard Fournier.  
Sylvie BOUISSOU, Pascal DENÉCHEAU et France MARCHAL-NINOSQUE (dir.) :  
*Dictionnaire de l'Opéra de Paris sous l'Ancien Régime (1669-1791)*, par Béatrice Didier.  
Éliane ESCOUBAS : *L'Invention de l'art*, par Francis Wybrands.  
Alain BORER : *Villeglé l'anarchiste*, par Brigitte Ferrand.  
Yves PEYRÉ : *Francis Bacon ou La mesure de l'excès*, par Matthieu Gosztola.  
Gérard CARTIER : *Du français au volapük ou Le Perroquet aztèque*, par Alain Lance.

---

Notre couverture : Alexandre Vesnine, « Esquisse de costume pour Hippolyte » (détail).  
L'architecte constructiviste russe réalisa les décors et les costumes de *Phèdre* dans la mise en scène  
d'Alexandre Taïrov au Théâtre Kamemy de Moscou en 1922.

© Europe, 2020

# ESSAI DE TOPOGRAPHIE RACINIENNE

Si Jean Racine a souvent été présenté par les commentateurs sous les traits d'un ambitieux à qui un talent hors du commun aurait ouvert la voie d'une ascension inespérée, le présent numéro aimerait sortir d'une interprétation téléologique de l'idée de « parcours » et d'une évocation des pièces en succession, pour se focaliser sur la complexité protéiforme du visage racinien, constamment tirailé entre plusieurs identités qui coexistent et qui rendent impossible une définition linéaire et cohérente de son évolution — justiciable dès lors d'interprétations diverses en constant dialogue. Étudiant modèle et pamphlétiste redoutable, humaniste indéfectible et avocat en puissance, séducteur galant et époux exemplaire, poète de salon et historiographe de terrain, dramaturge innovant et éditeur exigeant, fervent croyant et courtisan déférent... Les multiples facettes de Jean Racine obligent à en restituer un visage complexe, parfois chaotique et mystérieux, échappant à toute étiquette définitive et contribuant ainsi à une richesse herméneutique inépuisable. Or, cette complexité et cette richesse ne sont pas uniquement le fruit d'un caractère et d'une personnalité particulière, elles dérivent, au moins en partie, d'une vie parsemée de rencontres, et surtout incarnée dans des lieux bien précis. Retrouver ces lieux, c'est retrouver et, dans une certaine mesure, expliquer les différents traits qui composent le visage racinien. Le présent volume se veut donc un essai de « topographie racinienne », focalisé en particulier sur quatre lieux que Racine ne cesse de fréquenter, de quitter et de retrouver.

Le *cabinet de lecture* d'abord, qui est certes l'endroit, à Port-Royal des Champs, où l'étudiant apprend le grec de saint Jean et celui d'Euripide, le métier d'avocat et, malgré lui, celui de dramaturge, mais qui est aussi le lieu où le poète se réfugie tout au long de sa carrière, afin d'étudier minutieusement ses sources avant d'écrire, où il peut librement dialoguer avec les Anciens, le soir venu. Comme nous le rappelle Laurence Plazenet, c'est un cabinet de lecture qui est rempli de livres mais également d'images et de souvenirs issus

de l'enfance du jeune écolier dans la vallée de Chevreuse. La verdure, les champs, la forêt qui entourent l'abbaye ont structuré de façon indélébile l'imaginaire de la seule véritable « maison » d'un orphelin, d'un « lieu essentiel de la topographie racinienne, y compris peut-être de sa scénographie dramatique », un *locus amoenus*, un Éden perdu bien éloigné du farouche désert décrit par les adversaires des jansénistes. L'influence décisive des années d'apprentissage se retrouve jusque dans les méandres de la bibliothèque de son cabinet de lecture, et notamment dans cette habitude, apprise à l'école de ses maîtres, de lire toujours la plume à la main et dans l'original. C'est ainsi depuis le texte grec qu'il annote et traduit la *Poétique* d'Aristote, véritable bible de l'apprenti dramaturge de l'époque, ouvrage énigmatique dont Racine avait pourtant percé plus d'un secret, comme le suggère Emmanuel Bury. Loin de l'indifférence qu'on lui a trop souvent prêtée envers les questions de théorie dramaturgique, ses notes marginales tout comme ses choix de traduction obligent, au contraire, à restituer à l'auteur de *Phèdre* une place non négligeable dans la longue tradition herméneutique de la *Poétique*, et à lui reconnaître des intuitions interprétatives qui seront confirmées par les exégètes de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Les textes grecs ne représentent pourtant qu'une partie de la bibliothèque de son cabinet de lecture, sur d'autres étagères reposent les volumes latins de Cicéron et Quintilien. C'est dans les annotations à ces textes que nous plonge Jérôme Lecompte, en nous invitant à explorer les liens éphémères et mystérieux qu'elles suggèrent, en faisant revivre l'ombre du comédien latin Roscius qui avait hanté jadis la bibliothèque mentale de Racine, et avait attiré à plusieurs reprises l'attention d'un lecteur érudit déjà inséparable du dramaturge qui viendra.

Il y a ensuite l'*atelier*, qui incarne le lieu du passage à l'acte de l'écolier devenu auteur de théâtre, mais également celui des premières tentatives poétiques inabouties, des brouillons de pièces esquissées, ou encore l'endroit où il médite les réactions du public, ferraille à distance avec ses adversaires, planifie ses contre-attaques dans de furibondes préfaces. Comme le rappelle Katsuya Nagamori, le Racine écrivain reste indissociable du Racine helléniste de ses années d'études : c'est chez les tragiques grecs qu'il recherche constamment une spécificité aristotélicienne capable de le démarquer par rapport aux dénouements spectaculaires de l'Opéra, genre concurrent violemment pourfendu dans sa préface à *Iphigénie*. Une autre préface — celle de *Bérénice* — avait été, quelques années plus tôt, l'occasion d'une autre polémique virulente contre la complexité de Comeille et, plus en général — comme souligné brillamment par Jean-Yves Vialleton —, contre la façon classique de fabriquer des pièces, ce à quoi l'auteur de la Ferté-Milon oppose une simplicité de matrice antique. Dans son atelier, Racine n'échappe pourtant à aucune des querelles de l'époque, ni

à celle des Imaginaires sur la moralité du théâtre ni à celle des Anciens et des Modernes. Il s'en laisse emporter jusqu'à mettre en exergue ses propres contradictions, comme le souligne Larry Norman : éduqué par les Solitaires de Port-Royal, il n'hésite pas à revendiquer son indépendance avec violence adolescente ; défenseur sans faille des Anciens dans ses préfaces, il révèle pourtant, au moment de l'écriture de ses pièces, le pragmatisme d'un dramaturge moderne, soucieux de ne pas décevoir les attentes d'un public exigeant.

La topographie racinienne réserve bien évidemment une place à part à la scène du théâtre, lieu qui résume le passage de la page écrite à la page jouée, qui est donc l'occasion d'une confrontation parfois heureuse et parfois compliquée avec d'autres interlocuteurs : les comédiens, les comédiennes mais aussi les rivaux. Ce rapport à la matérialité du théâtre n'est pas, comme on pourrait être tenté de le penser, une parenthèse qui se referme avec la fin de la carrière de dramaturge en 1677, c'est au contraire une dimension essentielle de Racine, qui ne cesse d'y puiser des suggestions tout au long de ses réécritures successives, et en particulier à la toute fin de sa vie lors des tentatives bibliques, écrites sur mesure et en dialogue avec une troupe peu traditionnelle. Mais comment Racine a-t-il percé à ses débuts ? Comment est-il passé du statut d'étudiant prodige enfermé dans son cabinet de lecture, à auteur tragique incontesté de la scène parisienne ? C'est la question à laquelle tente de répondre Georges Forestier dans un entretien visant à restituer le véritable rôle joué par Molière et sa troupe dans l'ascension du jeune dramaturge. Entre collaborations opportunistes et ruptures éclatantes, prétendues trahisons et indécidables manifestes, les relations entre les deux hommes marquent sans aucun doute certains choix dramaturgiques de *La Thébaïde* à *Andromaque*. Le rapport compliqué à l'auteur du *Tartuffe* justifie, sans doute aussi, la seule et mystérieuse incursion comique de Racine — les *Plaideurs* en 1668 —, que Charles Mazouer interprète comme un « défi esthétique » porté à Corneille et Molière, avec pour objectif de prendre le contrepied littéraire de leur façon d'écrire des comédies, sans perdre de vue le contexte théâtral de l'époque. La matérialité du théâtre joue donc un rôle central dans l'écriture racinienne : c'est vrai au niveau des acteurs et des troupes, mais également au niveau des conditions de jeu. Michael Hawcroft nous plonge ainsi dans un subtil travail d'archéologie scénographique, malgré l'absence de didascalies explicites, pour reconstruire ce qui se passe dans les dernières secondes de *La Thébaïde* et d'*Andromaque* : Créon comme Oreste s'évanouissent entre la vie et la mort. Simple choix poétique ou nécessité technique d'évacuer la scène en raison de l'absence d'un rideau ? Bien que rares, les didascalies deviennent parfois explicites dans les pièces raciniennes, comme le montre l'exhaustive analyse de Jennifer Tamas, consacrée au thème du



« défaillir » sous toutes ses formes (agenouiller, faiblir, s'évanouir, mourir) : ces indications, ajoutées par l'auteur au moment de l'impression, doivent-elles conserver un statut comparable à celui du reste du texte ou laissent-elles une marge de liberté à chaque metteur en scène par leur nature accessoire ?

Quatrième et dernier lieu racinien, la *Cour*, bien évidemment, au sein de laquelle Racine est à la fois spectateur et metteur en scène, dramaturge et historien, janséniste caché et courtisan obséquieux. S'il ne parvient qu'à la fin de sa vie à franchir le seuil de la chambre du Roi, à se placer au plus près du pouvoir, Racine a d'une certaine façon toujours écrit pour la Cour, sous le regard d'un public qui l'attire, le surveille et le conditionne depuis ses plus jeunes années. C'est au sein de la Cour qu'il obtient systématiquement un privilège d'impression pour ses œuvres, qu'il négocie avec libraires et imprimeurs dans une stratégie éditoriale marquée par la constance, comme le montre la rigoureuse reconstruction d'Alain Riffaud, dans le but d'ériger de son vivant un monument pour l'éternité. C'est en tous les cas pour le Roi que Racine écrit tout au long de sa vie, en tant que dramaturge peignant des miroirs déformés de souverain (Néron, Titus, Mithridate, etc.) d'abord, en tant qu'historiographe officiel, célébrant les gestes de Louis XIV entre camps militaires et tranchées de boue, ensuite, mais également — nous précise Christian Biet — en tant que membre de la Petite académie, où pendant seize ans il travaille à composer les devises à la louange du roi. S'il écrit pour le monarque, ce n'est pourtant pas la seule figure de la Cour à laquelle Racine s'adresse avec ses pièces : les commandes d'*Esther* et d'*Athalie* s'inscrivent en effet dans une stratégie opportuniste de Madame de Maintenon, visant à affermir sa position et consolider sa réputation auprès de la famille royale, comme le montre Anne Piéjus. Ce Racine qui revient au théâtre tardivement et qui écrit pour la Cour ses deux dernières pièces est-il le même dramaturge qui avait enchanté l'Hôtel de Bourgogne pendant plus de dix ans ? C'est la question que se pose Rainer Zaiser en interrogeant les continuités et les ruptures à l'œuvre entre la production profane et la production religieuse de l'élève de Port-Royal.

Le *cabinet de lecture*, l'*atelier*, la *scène*, la *Cour* : quatre lieux donc qui se superposent sans se succéder mécaniquement, auxquels l'auteur de la Ferté-Milon doit ses rencontres, ses idées, ses hésitations, et sans doute aussi ses personnages et ses vers. Quatre lieux qui correspondent au fond aux quatre visages principaux de Jean Racine : le lecteur érudit et pointilleux, le poète à l'alexandrin toujours remarquable et à la plume souvent polémique, l'homme de théâtre attentif aux détails matériels et soucieux de l'effet de ses spectacles, et enfin le courtisan en quête de gloire littéraire dans les *détours obscurs* des palais du pouvoir. Quatre lieux et quatre visages qui ne peuvent,

pourtant, pas résumer la totalité des facettes d'une personnalité si complexe, qu'elle a fini par échapper au XVII<sup>e</sup> siècle, pour rejoindre — comme le montre Michel Delon — un autre lieu encore, une autre bibliothèque que la sienne : celle de tous ses lecteurs des siècles suivants. C'est dans ce lieu de la mémoire collective, fréquenté par d'innombrables figures de notre littérature, que Sade, Yourcenar et tant d'autres ont pu retrouver, dans les vers raciniens, des images toujours actuelles et une inspiration jamais tarie. Et c'est dans ce même lieu que de nos jours ne cessent de se retrouver les praticiens du théâtre — à l'image de Jean-Michel Rabeux et Claude Degliame —, ainsi que les poètes — comme Olivier Barbarant —, tous fidèles à la qualité musicale qui se dégage inmanquablement de l'alexandrin de Racine.

Alain GÉNÉTIOT et Tristan ALONGE